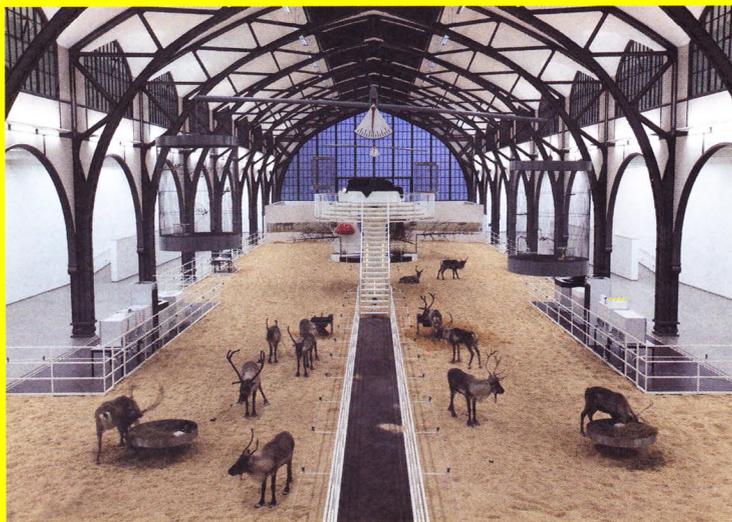


Carsten Höller — *Soma*

à la Hamburger Bahnhof – Museum für Gegenwart, Berlin, du 5 novembre 2010 au 6 février 2011
par Patrice Joly



CARSTEN HÖLLER
Soma, 2010.
Vue de l'installation /
Installation view **Hamburger
Bahnhof, Museum für
Gegenwart, Berlin, 2010.**
© VG Bild-Kunst 2010 /
Carsten Höller.
Photo: Attilio Maranzano.

Quand on entre dans la grande salle de la Hamburger Bahnhof, le spectacle offert par l'exposition de Carsten Höller est à la fois grandiose et décevant : l'immense hall de l'ancienne gare a été transformé en un vaste enclos où s'ébat un petit groupe de rennes. L'enceinte est séparée en son exact milieu par une barrière qui divise en deux l'espace et le troupeau ; tout autour de ce pseudo-zoo a été ménagée une promenade pour nous laisser approcher et contempler de près les cervidés, même les toucher : certains d'entre eux, gourmands et légèrement cabotins, ont vite compris tout l'intérêt qu'ils pouvaient tirer du contact des humains... D'emblée une violente odeur d'urine vous prend à la gorge et vient vous rappeler que vous avez affaire à des bêtes sauvages ; tout de même, la prégnance de l'odeur a de quoi surprendre ; après coup, il s'avère que cette intensité est liée au fonctionnement même de l'installation qui nécessite le recyclage du liquide ainsi que son stockage momentané. Dans la nature, la dispersion des fluides sécrétés par les animaux sauvages participe d'une économie de la reproduction mais ne produit pas ce genre d'accumulation dérangeante pour des odorats délicats. Pas sûr que l'artiste ne se réjouisse de ce résultat inattendu qui permet de dépasser l'ordre du *spectacle* pour tendre vers une installation *totale* qui ajoute à la vue et à l'ouïe, l'odorat et le toucher... Toutefois la déception est présente dans la mesure où les bêtes, pour la plupart endormies, n'offrent à la vue des humains que le spectacle minimum d'un sommeil entrecoupé de mouvements intempestifs. Carsten Höller est familier de ces situations qui interrogent notre rapport à l'animal : en 1997, avec *Ein Haus für Schweine und Menschen* (Une maison pour les cochons et les hommes), l'indépassable sentiment d'incompréhension à l'encontre du comportement

des porcins semblait déjà être la conclusion qu'il laissait poindre.

Avec *Soma*, cette thématique de l'irréductible étrangeté de l'animal trouve une espèce d'apothéose : la simplicité de *Ein Haus* (un simple observatoire où les spectateurs dissimulés à la vue des pourceaux avaient tout loisir d'épier ces derniers dans leurs diverses « occupations ») se complexifie d'une multiplication des points de vue (il a même imaginé la possibilité pour les visiteurs fortunés de passer une nuit au milieu de l'enclos, pour s'immerger encore plus dans la proximité des animaux). On y retrouve la fascination de l'artiste pour le règne animal dont il n'a cessé d'explorer et de mettre en scène les potentialités plastiques : des canaris enfermés dans des cages géantes, dont on a un peu de peine à s'expliquer la présence, viennent ponctuer de leur stridences le parcours des visiteurs tandis que des mouches et des souris ont été invitées à venir peupler le dispositif. Cependant, la présence énigmatique des champignons géants, autre motif récurrent de l'artiste, vient troubler une mise en scène que l'on pouvait entendre jusqu'alors comme une reprise de *Ein Haus*, dans une version plus sophistiquée. Il faut désormais remettre les animaux à leur juste place, celle de *médiums* nécessaires à la production de cette boisson divine et éponyme, le *Soma*, qui, sous sa forme d'urine [sic] permet de rendre le breuvage issu de l'ingestion de l'amanite tue-mouches encore plus puissant et surtout de le débarrasser de ses effets secondaires désagréables.

Si Carsten Höller possède un doctorat en agriculture, il ne fait plus partie du monde universitaire ; il a quitté les protocoles scientifiques pour se consacrer à ceux de l'art, autrement moins contraignants sur le plan de l'établissement du savoir mais certainement aussi exaltants sur le plan de la construction de la vérité.

Si l'on veut avoir une idée claire de ce qu'a voulu faire l'artiste avec *Soma*, il est nécessaire de se livrer à un petit exercice d'érudition : pour aller vite, le *Soma* est maintes fois cité dans le Rig Véda – le long texte canonique de l'Inde antique (les Aryens donc) – où il apparaît paré des atours de la divinité. Le *Soma* est un psychotrope puissant, doté de surcroît de pouvoirs divinatoires selon les anciens ; d'ailleurs, le *Soma* n'est pas qu'un simple « nectar », c'est une véritable divinité, située juste en dessous d'Indra dans le panthéon de ces dieux tombés dans l'oubli. Par ailleurs, il ne s'agit vraisemblablement pas avec ce nouveau projet de faire l'apologie de la consommation de drogue sous couvert de sa légitimation ancestrale : même si les motifs de l'artiste restent parfois obscurs et que l'on peut être tenté d'y voir quelques résurgences *new age*, la piste de l'imbrication du caractère mythique des versets et d'une source possible de recherches scientifiques autour du principe actif du champignon semble être beaucoup plus fructueuse. C'est dans l'établissement de ce protocole mi-fictionnel mi-scientifique, où le visiteur est convié à participer à une expérience *in vivo* géante (Le *Soma* produit-il réellement des effets divinatoires, influe-t-il sur le comportement des animaux, des humains ?), que se situe l'enjeu du travail. On savait l'artiste féru d'expérimentations scientifiques qu'il s'amusait à transposer dans le domaine artistique : ici, il pousse le bouchon beaucoup plus loin en faisant s'entremêler deux logiques radicalement opposées. Au final, la création de ce *tableau vivant* aussi littéral que contraire à la tradition en question repose la légitimité de tout dispositif agréé de constitution du savoir en déployant, jusqu'à la démesure, une impossible démonstration...